

# Parole de feu et images de soufre

«Le tournoiement des ombres», dialogue poético-pictural entre Holley Chirot et André Simoncini

Par Franck Colotte

Vient de sortir «Le tournoiement des ombres», dialogue poético-pictural entre l'artiste américaine Holley Chirot (1942-1984) et le poète-galeriste André Simoncini (qui l'a découverte et exposée dès 1982) dans lequel se fait jour un monde étrange et rempli de tourments autant que de facéties, et qui emprunte aux mythes et à de secrètes fantasmagories.



Les masques et les automates de Holley Chirot, très fragiles, ont été restaurés pour une dernière exposition luxembourgeoise au printemps 2019. Ses peintures et ses gravures sont visibles aujourd'hui notamment à la Bibliothèque Nationale. Il restait à concrétiser un projet évoqué avec l'artiste, mais délaissé après sa mort: un livre à deux voix. C'est ce livre qui prend corps aujourd'hui.

La définition qu'André Simoncini donne des poètes, particulièrement pertinente, pourrait servir de préambule: ils sont de «magiques artisans au service de la courte échelle vers l'essentiel». L'essentiel de et par la poésie. L'essentiel de et pour l'homme car, selon Saint-John Perse caractérisant la poésie, «c'est de l'homme qu'il s'agit, dans sa présence humaine; et d'un agrandissement de l'œil aux plus hautes mers intérieures»<sup>1</sup>.

C'est grâce à la combinaison synesthésique des vingt-neuf textes laconiques et denses d'André Simoncini, accompagnés des eaux fortes de l'artiste américaine, que le lecteur parvient à prendre part aux remous (qu'il s'agisse de gouffres ou de «tourbillonnements», p. 22) de ces «mers intérieures» agitant l'âme humaine. Au fil des pages, les mots tentent en effet de dire le «Temps inexo-



Le galeriste, éditeur et poète André Simoncini qui vient de fêter ses 75 ans publie «Le tournoiement des ombres» faisant dialoguer ses poèmes avec les oeuvres de l'artiste Holley Chirot. Photo: Nicolas Bouvy

nable / Qui creuse le miroir / Dans la marge étroite / De la lumière qui s'estompe» (p. 44) et ce «vertige innommable» qui saisit l'homme conscient de sa fragilité et de son impuissance. Rappelons également que ce livre est accompagné, en fin de volume, d'un QR code qui ouvre à douze préludes pour piano solo du compositeur et violoncelliste belge Adrien Tsilogiannis, inspirés des eaux fortes et des poèmes lus par Myriam Watthee-Delmotte.

La même Myriam Watthee-Delmotte (Académie Royale de Belgique) signe la préface de cet ouvrage, au sujet duquel elle évoque «une rythmique ardente de strophes compactes et toniques qui emportent le lecteur autant que les

images gravées happent le regard du spectateur» (p. 7). L'angle d'approche qui retiendra l'attention du lecteur amateur de poésie ou de l'esthète amateur de quête artistique est celui de l'accès à soi, si souvent occulté par les atermoiements et autres apories incapacitantes, et ce d'autant plus que «le poète et la plasticienne, cha-



Holley Chirot - André Simoncini: «Le tournoiement des ombres», Galerie Simoncini éditeur, disponible à la Galerie Simoncini, 20 euros.

cun dans son médium propre et plus radieusement ensemble, magnifient l'éclosion, dans la tourmente, de l'identité profonde, riche en tensions, et qui tire sa force d'une adhésion totale à la fragilité» (p. 8). Depuis la fin des années 1970, nous savons, pour reprendre la terminologie d'Umberto Eco, que le «lector» est «in fabula»; dans le cas présent, il est également «in pictura»: Le tournoiement des ombres nous représente, et ce dans tous les sens du terme.

## En permanente métamorphose

Ainsi, la mise en dialogue du poète-galeriste luxembourgeois et de la plasticienne américaine (disparue) lui permettra de découvrir à travers les mots de l'un et les représentations picturales de l'autre, un monde onirique et énigmatique fait de créatures hybrides en permanente métamorphose. Ce «grouillement d'êtres équivoques, composites, acéphales ou démembrés, mais étonnamment mobiles (...), face à l'infini des flots ou au vide d'un horizon désertique» (p. 5), dégagant un parfum d'inquiétante étrangeté, l'interpellera en sorte qu'il se pose la question suivante: «n'y reconnaissons-nous pas des situations grégaires qui nous piègent, des non-sens et des sauts dans le vide qui marquent aussi nos vies» (p. 6)?

Quoi qu'il en soit, la démarche d'authenticité créative et plurielle de ce volume constitue une invitation à expérimenter d'une part un univers hallucinatoire - celui des gravures, et d'autre part, sa mise en souffle et en rythme - ce que rend possible la langue poétique, puissante et subtile, d'André Simoncini, pour qui «Les ondes divaguent / Effacent les traces / Par un lissage ensablé / Rendant indécélable / Le vase clos / de l'éternelle obscurité» (p. 68).

<sup>1</sup> Saint-John Perse, Œuvres complètes (Vents, III, 4), Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1972, p. 224.

## L'émerveillement de l'ordinaire

«Le bonheur est une ecchymose», c'est par cette épigraphe que s'ouvre «Le Chesterfield du cinquième», le nouveau roman de Nathalie Ronvaux qui vient de paraître aux Éditions Guy Binsfeld. Un sentiment, une affirmation, un vécu? Non, ce n'est pas une citation tirée d'une autre œuvre littéraire, mais une phrase qui se couche sur une des premières pages blanches du livre, si discrète qu'on la remarque à peine, elle apparaît tout comme une ecchymose un beau jour sur un corps, se dilate, prend des couleurs différentes et disparaît de nouveau.

Dans ce roman, qui se veut une douce leçon de vie, le bonheur prend la forme d'une rencontre. C'est une histoire d'amitié qui naît entre Luka, un trentenaire célibataire plutôt timide et renfermé, et Lucien, une personne âgée, un étrange voisin qui habite le cinquième étage d'un immeuble, et qui appartient le Chesterfield, ce fauteuil capitonné en cuir, qui donne le titre à ce roman.



Ce vieil homme boit du whisky et préside de bizarres réunions, et ce sont justement ces rendez-vous et rituels dont on ne saisit malheureusement ni la raison ni le contenu des discussions qui créent une certaine tension dans ce roman. On y parle aussi de lettres cryptées, de colis anonymes, de livres à faire passer par des jeux de pistes à des personnes inconnues, en l'occurrence à une jeune femme et qui devient une occasion pour Luka de nouer une autre amitié que celle que ce personnage étrange du cinquième étage lui a imposée par ses rendez-vous hebdomadaires.

Les dialogues, flashbacks et les nombreuses lettres agrémentées de post-scriptum multiples publiées en forme manuscrite dans le texte contribuent au mystère de ce roman court, mais intense. C'est un exercice de style certes réussi, l'écriture de Nathalie Ronvaux est fine et ciselée, le lecteur risque pourtant de rester un peu sur sa faim, faute de réussir à percer les mystères qui planent et entourent les personnages. C'est sans doute une histoire qui montre que la vie passe, que des personnes et le bonheur qu'ils apportent, arrivent, puis disparaissent comme des ecchymoses sur un corps dont parle l'épigraphe de cette histoire. *mt*



Nathalie Ronvaux: «Le Chesterfield du cinquième», Éditions Guy Binsfeld, 128 pages, 20 euros.

## Keine Gnade für Murakami

„Ein Wort in Esels Ohr“ von Jérôme Jaminet oder die Befindlichkeiten eines Literaturministranten

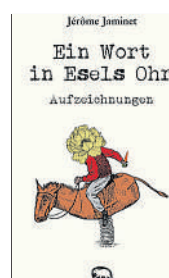
Von Marcel Kieffer

Jérôme Jaminet ist ein Stöberer in allen Literaturwelten, derer er habhaft werden kann. Ein vor keinem geschriebenen Wort zurückschreckender kompulsiver Leser, der sich grenzenlos Gedankenuniversen hingibt, eigenen und fremden, und die Welt, die reale wie die literarische, in all ihrer Multiplizität auf sich wirken lässt. Sein Drang zum Selberschreiben treibt ihn mitunter dazu, Beobachtungen und Befindlichkeiten mit spitzer Feder zu Papier zu bringen.

Seinen eigenen Lesern beschert der umtriebige Literaturkritiker, -vermittler und Lehrer damit durchwegs angenehme und erhellende Empfindungen. Auch in der neuen Sammlung seiner im Lauf seiner literarischen Wanderungen niedergeschriebenen Gedanken,

Erinnerungen, Anekdoten und Betrachtungen, „Ein Wort in Esels Ohr“, gelingt es Jaminet, den hohen Maßstab seiner „chronischen Kritikeritis“ mit viel Geschick und Wortakrobatik an allem anzusetzen, mit dem ihn seine tagtäglichen Lektüren und Wahrnehmungen in schmerzhafter Weise konfrontieren.

Ohne roten, thematischen Faden, doch immer in unmittelbarer Nähe des rastlosen Kritikers, der



Jérôme Jaminet: „Ein Wort in Esels Ohr“, Verlag Capybarabooks, 96 Seiten, 14 Euro

sich gegenüber dem Literaturpapst Reich-Ranitzki allenfalls als „Literaturministrant“ versteht, gibt Jérôme Jaminet seine witzigen, scharf- bis bittersüßen Eingebungen gegenüber allem zum Besten, was Bücher, Autoren, aber auch ganz alltägliche Erfahrungen in ihm an Wortkreationen heraufbeschwören. So gestaltet sich „Ein Wort in Esels Ohr“ zu einer abwechslungsreichen Begehung der Gedankenwelten eines in Frischs und Sloterdijks Tagebüchern wandelnden Zeitgenossen mit Sinn fürs Morbide, der Tschachows „hingetropfte Sätze aus leichter Feder“ bewundert und sich nicht scheut, Rilke für eine Variation über Leibwinde zu gebrauchen oder Murakami „kurz und klein zu kritisieren“: „Murakami schreibt wie ein Toter, der noch nicht gemerkt hat, dass er und sein Schrei-

ben verunglückt sind.“ Es ist das Werk eines zwischen der eigenen Schwermut und genussvoller, schonungsloser Kritikerrage manövrierenden Autors, der mit schelmischem Augenzwinkern das Rezept verrät, wie man es in Luxemburg auf die Bestsellerliste schafft oder den nationalen Buchpreis erringen kann, und der auch nicht vor der kniffligen Frage zurückschreckt, was denn nun ein literaturkritisches Werturteil von einem persönlichen Geschmacksurteil unterscheidet. So wird „Ein Wort in Esels Ohr“ zu einem aus Luxemburger Perspektive wenig üblichen, alles in allem genussvollen Leseerlebnis, das zum optimalen Verständnis nur einige wenige Insiderkenntnisse voraussetzt - Jaminet ist BVB-Fan und teilt warme Glücksgefühle mit seinem Cocker namens Manfred.